

## Barack O.

Ce soir-là, il n'était peut-être pas bien luné, pas bien beau, moins qu'aujourd'hui en tout cas. Et puis à cette époque, il y avait de longues nuits blanches, des filles, de l'alcool, du shit et quelques « sniffs » de coke de temps en temps. Peut-être avait-il une tête à faire peur. Toujours est-il que lorsqu'il a pris l'ascenseur, la femme qui se trouvait à l'intérieur a hurlé au secours en le voyant.

Peut-être aussi que cette dame-là n'aimait tout simplement pas les « Niggers ». C'était une chose plus courante à l'époque, dans les années 80, y compris à Hawaï.

Noir, il ne l'avait pas toujours été. En Indonésie où il avait passé son enfance, il était davantage métis – le blanc de sa mère originaire du Kansas, le noir de son père Kenyan.

C'est dans les ghettos de Chicago qu'il a choisi de changer de couleur de peau. A 23 ans, sorti d'une prestigieuse école privée, celle de Punahou, il débarque dans un ghetto de South Side comme travailleur associatif. « Vous êtes en rogne contre quelque chose ? Vous avez un compte à régler ? » lui balance d'entrée de jeu Jerry Kellman, l'employeur, son CV dans les mains.

Pour sûr. Deux ans plus tôt, son père, qui l'avait abandonné, était mort dans un accident de voiture. Et quelques jours avant cet entretien, sa demi-sœur, Alma, venait de lui apprendre que le paternel avait sans doute picolé avant sa sortie de route, vu qu'il était devenu alcoolique et dépressif. Il avait dégingolé socialement après s'être opposé au gouvernement auquel il appartenait. Un homme de pouvoir, aussi, ce Barack senior.

### *Du rouge à lèvres à un cochon*

Au contact des pauvres, son fils abandonne le faux prénom Barry, qui faisait plus blanc (Barry White, en somme) pour assumer Barack. Il organise des réunions dans des églises, bouge les gens pour qu'ils se prennent en main, qu'ils trouvent un travail, secoue les politiques pour qu'ils « désamiantent » les bâtiments du quartier. A l'arrivée, 800 dollars de salaire par mois et des résultats inexistantes. Autant mettre du rouge à lèvres à un cochon.

Il quittera les rues pourries de seringues pour Harvard. Grand écart. Facile pour cet adepte de la gym, une heure et demie par jour. Sans oublier pour autant ce qu'il a vu et ce qu'il a connu. Des années plus tard, il débarquera dans une réception chez le richissime Ted Kennedy, grand ponté Démocrate de la politique américaine, avec une bouteille à la main. Pour savoir que cela ne se faisait pas, il fallait avoir vécu dans l'opulence. Il fallait avoir connu plus tôt les financiers qui l'ont ensuite submergé de dollars.

### *« Obambi »*

Les années passent et il redevient métis. Dans son bureau au Sénat, où il a été élu sans problème, les photos de Mohamed Ali et de Martin Luther King avoisinent celle de Lincoln et de Kennedy. Mais dans les tribunes du Parlement, il est le seul de couleur. Déjà un symbole pour un homme qui n'en est pas avare.

Candidat pour un autre poste que celui de travailleur associatif, il gomme son épiderme par le verbe pour rassembler davantage. « Il n'y a pas une Amérique de gauche et une Amérique conservatrice, il n'y a pas une Amérique blanche et une Amérique noire, il y a les Etats-Unis d'Amérique ... Nous ne faisons qu'un » scande-t-il. Fort probable qu'il y croit.

Mais il sait au fond de lui ce qu'il représente. Dans les yeux de tant de gens, il est celui qui ouvre les portes des restaurants longtemps fermés aux Noirs, il est le fils d'un couple mixte

marié à l'époque ou une blanche n'avait pas le droit d'épouser un homme de couleur, il est le chant d'Aretha Franklin, il est les larmes de Jesse Jackson.

Accessoirement, il a aussi devant lui une crise économique à résoudre, deux guerres à terminer et un chômage qui menace de s'écrire à deux chiffres. What else ? Il demeure imperturbable et sage, comme il a su se montrer tant de fois, jusqu'à parfois devenir terne. Centriste mou. Opposant à la guerre d'Irak mais biffant son discours sur « la guerre stupide » de son site internet, lors de l'élection suivante. Critique sur la peine de mort mais pas abolitionniste. Taiseux sur Gaza. « Obambi », ainsi qu'on le surnomme parfois sur Fox News. Peu importe : « pas de drame » comme il le répète souvent.

Le déluge viendra peut-être mais partout dans le monde, beaucoup s'arrêtent là, déjà satisfaits de la page écrite dans le livre d'Histoire.

Le temps a passé depuis le soir où son visage effraya cette dame hawaïenne. Maintenant, Scarlett Johansson lui écrit des lettres d'amour et déjà des T. Shirt portent son visage comme un Che Guevara. C'est vrai, aujourd'hui, des millions de gens hurlent au moins aussi fort que la femme de l'ascenseur quand il apparaît. Mais c'est pour le remercier d'avoir ouvert la porte.

**Thibaut Solano - 2008**

*Sources : Les rêves de mon père, autobiographie de Barack Obama*